

Clarification dans l'Eglise ?

par Alain Besançon

Ce qui frappe d'emblée dans l'« Instruction sur quelques aspects de la "théologie de la libération" », c'est la qualité intellectuelle du document. Le raisonnement ferme, la langue précise, la hauteur de vues : on reconnaît la marque du cardinal Ratzinger, l'un des esprits les plus distingués de l'Eglise romaine. Le but de cette instruction est de soumettre à critique une doctrine née dans une fraction du clergé de l'Amérique latine, qui foisonne sous diverses plumes et dans diverses chapelles, particulièrement au Brésil, et qui connaît déjà au Nicaragua un début d'application autoritaire sous la tutelle de l'Etat. Il est aussi d'aider les catholiques à discerner les enjeux et à résister à la séduction que cette doctrine leur présente en se donnant pour plus pure, plus vraiment chrétienne que le christianisme qu'on leur a enseigné. Sans prétendre épuiser ce texte dense, les quatre points suivants me paraissent saillants.

1. La « théologie de la libération » prétend s'appuyer sur une analyse scientifique de la situation économique, sociale et politique. Or, scientifique, dans le sens courant de l'examen prudent des faits et de la construction de théories partielles et vérifiables, elle ne l'est pas. Ce qu'elle appelle scientifique, c'est la théorie marxiste (plus exactement marxiste-léniniste). Il s'agit là d'un système totalisant qui usurpe le nom de science et qui réfute toute objection en la classant dans une case du système où elle est, à l'avance, disqualifiée. Ce n'est pas de la science, mais de l'idéologie. De plus, cette idéologie relativise la vérité soit à son « contenu de classe », soit à la pratique des militants qui assurent parler au nom de la « classe ». La notion de vérité est donc évacuée, a fortiori la vérité scientifique.

2. La « théologie de la libération », happée en quelque sorte par son sous-bassement idéologique, développe une interprétation allégorique du christianisme. Dieu est identifié à « l'Histoire » ; la foi devient « fidélité à l'Histoire » ; c'est-à-dire entrée dans la vie militante révolutionnaire ; l'espérance devient « confiance dans le futur » ; la charité, « option pour les pauvres », etc. Cela permet à cette théologie de protester de son orthodoxie : elle est prête à accepter tous les articles du

Credo, puisque ceux-ci sont entendus dans un sens qui n'a rien à voir avec le sens communément reçu. En creusant, on trouve une conviction marxiste qui emprunte le langage de la foi traditionnelle. L'opération se fait d'ailleurs souvent à l'insu de l'intéressé, qui croit renouveler sa foi au moment où il l'oublie.

3. La « théologie de la libération » localise le mal dans les « structures » vicieuses du système économique et social. Eradiquer le mal, ce serait donc changer les « structures » par la pratique révolutionnaire. Le document rappelle que ce ne sont pas les structures qui sont justes ou injustes, mais les hommes : « Fruit de l'action de l'homme, les structures bonnes ou mauvaises sont des conséquences

La « théologie de la libération » n'est pas critiquée pour son activisme politique, mais parce qu'elle est intellectuellement fautive.

avant d'être des causes. La racine du mal réside donc dans les personnes libres et responsables. »

4. La « théologie de la libération » entretient une confusion entre la notion traditionnelle de « pauvre » et la notion marxiste de « prolétariat ». Le souci des pauvres, qui existait déjà dans les morales antiques, est devenu central dans la religion biblique. Mais il s'agit d'un pauvre concret avec lequel on entretient un rapport social naturel, un « prochain », et non pas d'une catégorie abstraite qui tire son sens de l'idéologie. Le motif biblique de l'amour des pauvres est l'affection divine dont ils jouissent et non pas l'appartenance à la classe porteuse du salut dans le cadre d'un messianisme sécularisé. Enfin, l'amour des pauvres ne justifie pas la haine pour d'autres catégories sociales, puisque tous les hommes ont des droits égaux à la même bienveillance. Décidément, le commandement « Tu ne tueras pas » est difficile à tourner même pour les théologiens.

La plus grande partie de ce texte intéresse spécialement les catholiques. Cependant, l'observateur peut faire

réflexion sur les circonstances qui l'entourent. Les origines lointaines de la « théologie de la libération » remontent au XIX^e siècle et au christianisme humanitaire de Lamennais. Mais ce n'est qu'après la dernière guerre que le progressisme chrétien a commencé à faire des emprunts au vocabulaire, puis aux « analyses » de l'idéologie marxiste-léniniste, pour finalement se laisser inconsciemment absorber. Car, en dépit des protestations, le fonds commun des « théologies de la libération » est bien du communisme avec un supplément d'âme et un enthousiasme messianiste. En Europe, le milieu catholique et même le clergé semblent avoir pris conscience du danger. Mais le courant reparaît avec une virulence nouvelle en Amérique latine. Or ce continent est stratégique. Il est en proie à de multiples difficultés, et il est une des dernières régions du monde où l'Eglise catholique soit politiquement influente. Le castrisme de Che Guevara a échoué, mais le même castrisme a réussi à Managua grâce à la « courroie de transmission » cléricale.

On ne manquera pas de crier qu'avec cette instruction l'Eglise prend le parti des riches contre les pauvres. Outre la confusion déjà signalée, il faut ajouter que cette « théologie », comme en général le communisme, n'est pas l'expression de la révolte des pauvres, mais d'une séduction intellectuelle qui s'exerce sur les couches moyennes de l'intelligentsia, dont le clergé fait partie. En outre, en critiquant cette « théologie », le Vatican préserve les pauvres d'Amérique latine, déjà accablés d'oppressions multiples, de tomber sous l'oppression absolue qui domine sur Cuba et bientôt sur le Nicaragua. La lutte pour la justice n'est nullement compromise, puisqu'elle n'est efficace que lorsqu'elle s'exerce à bon escient.

On ne peut savoir si ce texte mettra fin au conflit larvé dans l'Eglise catholique, qui dure depuis des dizaines d'années, ou s'il va ouvrir un conflit déclaré. Il se peut que cette instruction soit considérée à l'avenir comme un document majeur, à l'égal des deux encycliques que le pape Pie XI publia en 1937 contre le nazisme et le communisme. A cette époque, le germe totalitaire se trouvait en dehors de l'Eglise catholique. Celle-ci doit aujourd'hui l'extirper de son sein. ■